

ROMAN



COLLECTION
Fiction
contemporaine

La pluie n'a pas cessé de la nuit...

Dominique Solamens



Editions

Chemins de tr@verse

sur  **Bouquineo.fr**

« Je marchais vers la mer, vers l'enfant.

Il faisait noir.

Le long de la voie ferrée, le visage en sang, les mains tendues en avant, crispées.

Je râlais aussi, souffle ténu et aigre d'une flûte qu'on étrangle.

Je me disais, au bout de ce chemin, de cette voie ferrée, il y a la mer... Je m'y jetterai, je me laverai de tout ce sang qui dégouline sur ma figure et dans mon cou, dans mon dos.

Et peut-être qu'il m'attendra sur la plage, avec son petit bonnet passe-montagne et son duffle-coat marine. »

Dominique Solamens

Œuvre dirigé par
Nathalie Vanmalle

www.bouquineo.fr

Préface de l'éditeur

Un homme. Un homme qui est aussi un compagnon, un père et un écrivain. Seulement voilà, la malchance veut que le compagnon soit délaissé, le père frustré et l'écrivain désabusé. Reste une amie, une alliée : la bière. L'histoire somme toute ordinaire d'un homme qui sombre dans la déprime. Et pourtant dans ce récit rien de banal, car Dominique Solamens a une manière très personnelle d'appréhender sa narration. Le rythme est soutenu, si soutenu que très vite il nous happe et que cette histoire devient la nôtre. Les phrases sont courtes. Si courtes parfois qu'elles ressemblent à la pluie qui ne cesse pas de tomber...

Nathalie Vanmalle

L'auteur

Dominique Solamens



Auteur-interprète, Dominique Solamens a beaucoup écrit pour les autres (Christine Richard, Jean-Claude Sférian, Pierre Jacquet, Véronique Le Postec, Gérard Pierron...). Depuis quelques années, il écrit des nouvelles dont il s'est inspiré pour créer et jouer son nouveau spectacle théâtral *C'est moi, le navire !*

La pluie n'a pas cessé de la nuit... est son premier roman.

Editions
Chemins de tr@verse

sur



Toute diffusion de son contenu, sans l'autorisation expresse de l'éditeur, sous quelque format que ce soit, viole les lois relatives au droit d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

© Éditions Chemins de tr@verse, Paris, 2011

Isbn Pdf : 978-2-313-00173-8

Isbn Epub : 978-2-313-00174-5

Dépôt légal : Janvier 2011

Édition de janvier 2011 (première édition)

Éditions Chemins de tr@verse – 2, rue Pierre Sémard – 75009 PARIS

Photo de couverture : © Alfonso d'Agostino - Fotolia.com - Photomontage : Anne Dancer

Conception de la couverture : Anne Dancer, à partir de la charte graphique de Claire Sidoli

DOMINIQUE SOLAMENS

**La pluie n'a pas cessé de
la nuit...**

ROMAN

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

1

C'était une nuit de novembre. Une nuit opaque et muette.
Une nuit-nuit.

Je marchais le long de la voie ferrée. L'air glacé sifflait
par le trou de mon pantalon.

J'avais de la boue sur les mains, et du sang.

Je marchais vers la mer, vers l'enfant.

Il faisait noir.

Le long de la voie ferrée, le visage en sang, les mains
tendues en avant, crispées.

Je râlais aussi, souffle ténu et aigre d'une flûte qu'on
étrangle.

Je me disais, au bout de ce chemin, de cette voie ferrée, il
y a la mer... Je m'y jetterai, je me laverai de tout ce sang qui
dégouline sur ma figure et dans mon cou, dans mon dos.

Et peut-être qu'il m'attendra sur la plage, avec son petit
bonnet passe-montagne et son duffle-coat marine.

J'étais agenouillé près de lui. Ses petits cheveux tout
ébouriffés, il regardait la mer.

*

Debout au zinc cette fois. Il est tard. La clientèle n'est pas la même qu'au Café de la Poste. Plus jeune. Plus bruyante. Je suis debout au milieu de cette cohue. Le garçon me sert un demi. Je me retourne et je renverse la moitié de mon verre. Je dis pardon, je bois le reste pour ne pas recommencer. Il y a une fille qui me regarde. Toute jeune, les cheveux frisés, la bouche entrouverte, l'œil brillant.

– C'est le type qui pleurait l'autre jour au Café de la Poste !

Voilà ce que je lis dans ses yeux.

Je commande un deuxième demi, et la fille me regarde toujours.

Autour d'elle, à la table, ses copains parlent, rient, chahutent. Mais elle ne les écoute pas. Elle semble perdue dans son rêve.

Elle me regarde. Je ne bouge pas. J'essaie de me concentrer sur mon demi. J'allume une cigarette, et je pense à la plage, au petit enfant qui courait devant moi.

– Va pas trop loin !

De toute façon, il ne peut pas avoir froid, comme il est habillé là. Sa chemise, son gros pull, son anorak et son bonnet. Il ne peut pas avoir froid.

Il est revenu vers moi. Il me tend un coquillage, et il sourit.

Je nettoie le coquillage, je le frotte sur la manche de ma veste, et je le lui tends.

Je souris à l'enfant, et c'est la fille qui me rend mon sourire.

Elle est debout près de moi, au bar.

– J'ai lu tous vos livres. J'aime beaucoup !

– Je vous remercie.

– Vous en sortez un autre bientôt ?

– Non.

– Vous n'écrivez plus ?

– Non. Je suis dans ma période boisson.

– Je comprends.

*

– Ça m'étonnerait.

– Vous êtes toujours aussi désagréable ?

– Toujours... Je vous offre un verre ?

– Merci.

La pluie n'a pas cessé de la nuit...

- Merci oui ou merci non ?
- Merci non !

Quand je suis rentré dans mon appartement de soir-là, après trois semaines de bars et d'errances, une sale odeur m'a saisi la gorge, le nez, m'a piqué les yeux...

Je me suis précipité dans la salle de bains, et j'ai dégueulé, dans la baignoire : j'ai déglobillé vert et marron foncé, avec de petites taches blanches au milieu. J'étais plié en deux, et je pouvais pas m'arrêter de dégueuler. Je reprenais ma respiration, et l'odeur pestilentielle provenant de la cuisine m'assaillait de nouveau, me soulevait l'estomac, me le retournait comme un vulgaire sac en plastique, et Rouaaaaaafffff ! À longs jets continus.

Une demi-heure plus tard, j'ai réussi à me redresser. Je me suis traîné tant bien que mal dans la cuisine, une serviette-éponge mouillée sur la bouche. Ça venait du congélateur. Quelqu'un l'avait débranché. Moi, sûrement. Je vivais seul dans cet appartement, et j'invitais rarement des gens. J'avais dû le débrancher par inadvertance un soir où j'étais rentré soûl.

J'ai ouvert toutes les fenêtres.

À l'intérieur du congélateur, ça grouillait de partout. Des asticots. Blancs. Verts. Jaunes. Petits et gros. Gras et maigres.

*

Un autre soir, j'ai rencontré ma tête à claques dans le miroir d'un café.

Je ne me rasais plus à la main. Je me servais de mon rasoir électrique, et je le passais sur mon visage, au jugé, en promenant mes doigts sur mon menton, mes joues.

Je vivais ainsi.

Dans les rues de la ville, je marchais en regardant droit devant moi pour éviter de me retrouver nez à nez avec mon image dans les vitrines des magasins. Je fixais un point invisible au-dessus de la tête des gens.

J'avais peur aussi de la rencontrer, elle, avec l'enfant. Le mien. Le nôtre.

Il m'aurait sauté au cou, comme d'habitude, et elle se serait éloignée de quelques pas en marmonnant des imprécations entre ses dents. J'aurais essayé de lui parler, de la raisonner. Je lui aurais pris le bras, et elle se serait dégageé violemment.

Je marche sur le trottoir.

Direction le Café de la Poste avec ses plafonds peints kitsch, ses tables rondes et ses plantes vertes.

La pluie n'a pas cessé de la nuit...

Le premier demi me désaltère, surtout celui de quatre heures et demie, cinq heures, quand je n'ai pas bu auparavant.

Je le descends presque d'un trait, les yeux fermés, la gorge sèche. Des larmes me viennent au coin de mes paupières. Ça me fait un bien de chien.

Après, je fume une cigarette, lentement, voluptueusement, les yeux dans le vague. J'appelle le garçon, qui ne tarde pas, parce qu'il me connaît, et je commande un deuxième demi. Celui-ci, je le bois à petites gorgées, en prenant mon temps.

Je sens déjà l'ivresse gagner mon front, mes tempes. Une douce ivresse-euphorie.

Je devrais m'arrêter là. Je ferais mieux de me lever, de prendre mon manteau, de payer et de sortir.

*

Mais je ne le fais pas. J'allume une deuxième cigarette, je fais semblant de rêver, je termine mon verre, et si, au bout de cinq minutes personne n'est venu s'asseoir à ma table, je m'en commande un troisième.

Avec le troisième, soit je m'affaisse complètement, tête-légume, soit je me mets à parler avec quelqu'un, fort, et en bégayant.